Aux jours radieux de jeunesse
Le printemps nous prodigue encor
Plus d'illusions et d'ivresse ;
Il fait naître cent rêves d'or.
Mais du temps la marche rapide
Les disperse au loin dans le vide,
Comme un torrent dévastateur
Qui ruinant tout, sans ressource,
Emporte en sa fatale course
Le chêne superbe et la fleur !

Bientôt avec l'âge mûr, cesse
Le désir de voir fuir le temps ;
Et c'est avec quelque tristesse
Qu'on accueille chaque printemps.
On sent pourtant encor son charme ;
Mais une fugitive larme
Semble évoquer le souvenir,
En notre âme, déjà lassée,
De cette jeunesse passée
Qui ne doit jamais revenir !

Alors qu'en approchant du terme
Sur la terre on ne compte plus,
Ne voit-on pas d'un œil plus ferme
Les jours et les ans révolus ?
Plus haut et plus loin on aspire...
Du printemps l'éternel sourire,
Image de l'Eternité,
Dans sa splendeur large et féconde
Nous fait rêver à quelque monde
Que Dieu nous garde en sa bonté !

Gaston de Sirvey.